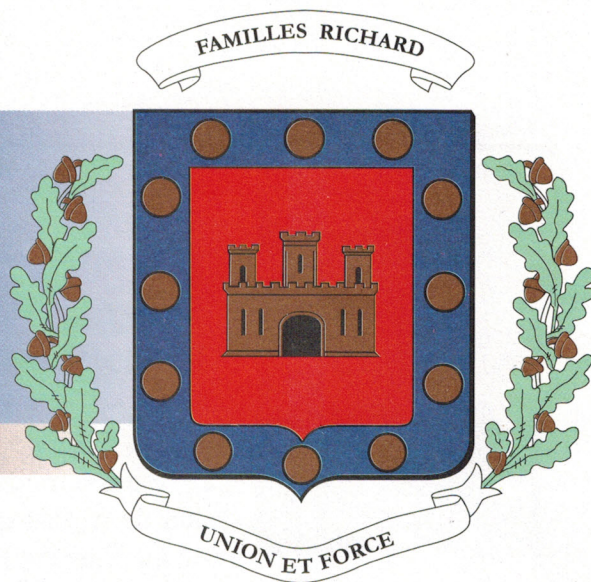


Entre Richard

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard

Volume 11 no 3 de 3

Juillet 2004

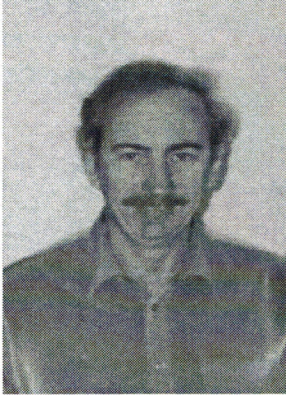


Le conseil d'administration au travail.
Assis : Aline, Yvette, Michel, Monique, Fernand
Debout : André et Guy
Absents : Cécile et Joseph-Édouard

*Saint-Jean-sur-Richelieu
12 septembre 2004
Rassemblement des familles
Richard*

Sommaire

Message du président	2
Programme du rassemblement	3
Entrevue avec Jeannine Fougères ...	4
Voyage à travers.....	8
La petite histoire.....	10
Le long parcours des Acadiens	15
Décès.....	23
Nouveaux membres.....	23
Messages	24



Amis Richard bonjour,

La première moitié de l'année 2004 a été bien remplie. Nous avons participé au Salon de généalogie et d'histoire de Québec en février. Cécile et moi avons assisté au Congrès annuel de la Fédération des familles souches québécoises. Notre Association fut présente lors des célébrations entourant le 325^e anniversaire de la municipalité de Cap-Santé.

La deuxième partie de l'année débutera par le grand rassemblement acadien en Nouvelle-Écosse. Les Richard, pour eux, se réuniront à Halifax au cours de la deuxième fin de semaine du mois d'août. Je convie tous les Richard qui ont le goût de vivre une expérience inoubliable à rendre visite à nos amis acadiens.

Nous avons appris, en février dernier, que le prochain Congrès mondial acadien se tiendrait dans la région du nord-est du Nouveau-Brunswick, en 2009. Québec aurait été un lieu tout à fait rêvé pour la tenue d'un tel événement puisqu'il aurait eu lieu en 2008 lors du 400^e de la ville de Québec.

Le 12 Septembre nous conviera au rassemblement de notre Association. Saint-Jean-sur-Richelieu nous accueillera pour l'occasion. Je vous invite à participer en grand nombre à cet événement qui se veut toujours riche en contact humain. Les organisateurs nous ont préparé un programme très intéressant. La région de Saint-Jean-sur-Richelieu rappelle à la mémoire de plusieurs d'entre nous, l'histoire des Patriotes de 1837. Nous retrouvons encore aujourd'hui plusieurs familles Richard dans cette région. Je demande aux Richard de cette région, membres de notre Association, de propager la bonne nouvelle dans leurs familles. Vous retrouverez la programmation dans ce journal. J'invite tous les Richard, intéressés à faire partie du conseil d'administration, à présenter leur candidature.

La tenue du deuxième Salon des familles souches se tiendra en octobre prochain à Rimouski. L'Association des familles Richard sera présente à cette rencontre. Il est important de se faire connaître à la grandeur du Québec.

Je suis fier de la participation des Richard, aux entrevues que vous retrouvez dans l'Entre Richard. Alors n'hésitez pas à me contacter, si vous connaissez des personnes que je peux rencontrer.

Comme vous pouvez le constater, le conseil d'administration ne ménage pas les efforts pour accroître sa visibilité. Je peux vous dire que notre Association a une bonne image au sein de la FFSQ.

Richardment vôtre,

Guy Richard

Rassemblement des familles Richard

12 septembre 2004

Saint-Jean-sur-Richelieu

Programme de la journée :

09h00 : Accueil, inscription et généalogie

09h45 : Ouverture du rassemblement:

- Mot de monsieur Guy Richard, président de l'Association
- Mot de monsieur Jean Richard, président d'honneur

10h00 : Le Rapatriote, conteur

10h45 : Assemblée générale annuelle

12h00 : Présentation des responsables de kiosques

12h30 : Dîner-buffet

14h00 : Hommage au Lauréat 2004

14h30 : Conférence de madame Poulin

Sujet: Histoire de Saint-Jean-sur-Richelieu

15h30 : Visite guidée du Musée du Collège militaire de St-Jean

Durée: 1h30

Transport: autobus

Jeannine Fougères-Richard *Membre de notre association*

Je vous présente une entrevue avec une dame qui a bien voulu partager ses expériences de vie et celle de sa famille avec nous. Elle fait partie de l'Association des familles Richard depuis quelques mois.

Jeannine Fougères est née à Lac-au-Saumon en 1931, aînée d'une famille de 8 enfants; 5 garçons et 3 filles. Son rang dans la famille l'a amenée à jouer souvent un rôle d'institutrice de service à la maison (prières et leçons).

Le dimanche était une fête à la maison. Sa mère mettait toujours une nappe blanche sur la table pour cette occasion. Jeannine a conservé cette tradition pour les événements spéciaux.

Souvenirs d'école primaire

Localisée à un mille du village, l'école avait six divisions. C'était une école comme on en retrouvait à l'époque. Jeannine avait le souci des devoirs bien faits et des leçons bien sues.

Passage de Lac-au-Saumon au Nouveau-Brunswick

C'est le métier de son père qui les amène à cet endroit. Elle doit aller à l'école anglaise ce qui ne fait pas nécessairement son affaire. Ses frères en ont profité pour apprendre la langue plus facilement qu'elle. Le 25 décembre 1945, 18 mois après leur arrivée, la maison est rasée par les flammes.

Retour à Amqui

Village voisin de Lac-au-Saumon, Amqui accueille la famille logée dans une maison offerte par son oncle Ludger Leblanc. C'est à ce moment qu'elle entre à l'Institut familial de Matane.

Le retour à Amqui est marqué par des événements dramatiques pour la famille. Ses parents décèdent dans un intervalle de 3 mois 5 jours. Sa mère âgée de 39 ans, décède après quelques heures de maladie, 15 jours après leur arrivée à Amqui. Ensuite ce fut le tour de son père, mort subitement, alors âgé de 40 ans. Son oncle, l'abbé Aubin Fougères, devient tuteur de la famille. Jeannine continue son cours à Matane.

Après les études

Elle rêve de devenir médecin. Elle rencontre, à l'âge de 18 ans, un jeune homme du nom de Lauréat Richard. Son oncle lui recommande de l'épouser. Lauréat est originaire de Cap-Saint-Ignace et de la descendance de Pierre du même endroit. Le mariage a lieu, à Lac-au-Saumon, en 1949. Elle commence sa vie de couple à Cap-Saint-Ignace. Étant une personne active, elle s'implique dans la communauté en faisant de la couture pour les autres, en faisant partie du comité des loisirs et du cercle des fermières. Elle est également enseignante à temps partiel.

Elle aime jouer le rôle d'animatrice et d'organisatrice dans le domaine culturel. Elle s'était intéressée à la préparation et à la réalisation de pièces de théâtre durant ses études, à l'Institut familial de Matane.

La famille compte 5 enfants, 2 filles et 3 garçons.

Gervais, né en 1951 et baptisé à Cap-Saint-Ignace, a fait des études au Conservatoire d'art dramatique de

Québec et en psychologie par la suite. Il étudie présentement en France préparant un doctorat. Sa famille est composé de 3 garçons.

Yves, né en 1953 et baptisé à Cap-Saint-Ignace, a étudié en scénographie. Il habite Québec et a deux garçons.

Yvon, né en 1953 et baptisé à Cap-Saint-Ignace, a fait les mêmes études. Il habite Lauzon tout près de Lévis. Il a un garçon.

Hélène, née en 1964 et baptisée à Montmagny, est professeur d'équitation. Elle habite la région de Portneuf. Elle a 2 enfants, une fille et un garçon.

Luce, née en 1966 et baptisée à Montmagny; est enseignante aux Îles-de-la-Madeleine depuis 4 ans. Elle a 2 enfants, une fille et un garçon.

Je dois mentionner que les trois garçons ont fait le Conservatoire d'art dramatique de Québec et que les deux filles ont touché au théâtre à un moment donné. Il faut dire qu'il ne retenait pas des voisins. Vous verrez plus loin le cheminement de Jeannine.

Ceux et celles qui ont regardé l'émission de Radio-Canada « **Qui l'eût cru** » se rappelleront de la présence d'Yvon Richard, jumelé pour l'occasion, au comédien Raymond Bouchard.

Départ pour Montmagny en 1966

Plusieurs raisons amènent la famille à cet endroit. Ses trois garçons fréquentent le collège classique à ce moment. La commission scolaire Pascal Taché procède à l'ouverture du service d'Éducation aux adultes à Montmagny. Jeannine a comme objectif d'y suivre un cours de chapellerie mais une surprise l'attendait puisque la même commission scolaire la recherchait pour enseigner. Elle donne des cours de tissage, couture, tricot au crochet, tricot à l'aiguille, etc., techniques apprises à l'Institut familial de Matane. Elle y joue le rôle de coordonnatrice de la formation socioculturelle.

Conciliation de la vie professionnelle avec la vie familiale

Son mari voulait qu'elle reste à la maison puisqu'à cette époque les femmes demeuraient à la maison pour élever leurs enfants. Elle engage une aide familiale pour les filles encore à la maison. Elle suit des cours de perfectionnement en dynamique de groupe.

1969-1974 déménagement à Québec

Le travail de Lauréat les y amène. Elle se trouve du travail à la Commission des écoles catholiques de Québec (CECQ) comme coordonnatrice de la formation socioculturelle, à l'Éducation aux adultes jusqu'en octobre 1975, pour y retourner six mois plus tard. Elle est membre de la Chambre de commerce de Québec et de l'Institut canadien des adultes à Montréal.

1974 déménagement au 3e rang de Saint-Michel

Elle est conseillère pédagogique en animation communautaire, à l'Éducation aux adultes, à la Commission scolaire Louis-Fréchette. Parallèlement, elle participe à la mise sur pied du théâtre Beaumont-Saint-Michel, ainsi qu'à la boutique d'artisanat « La mère Michel », située au même endroit.

Radio-Québec : elle y travaille comme directrice générale, au bureau régional, de 1979 à 1982, suite à un appel du président.

Début des années 80

Elle est responsable de l'administration du théâtre Beaumont-Saint-Michel.

Elle est adjointe au Directeur du bureau Art et Culture, responsable de la visite du Pape de 1983-1984.

De 1985 à aujourd'hui

Jeannine est toujours active au domaine des arts.

Études

Diplôme en Sciences familiales, à Matane 1946-1949

Certificat en animation, à l'Université Laval de Québec 1975-1976

Sciences politiques, à l'Université Laval de Québec 1976-1979

Théologie, à l'Université Laval de Québec 1984-1985

Théologie à l'Université de Montréal 1988-1991

Plusieurs stages de formation

Notes complémentaires

Elle ouvre sa boutique d'artisanat « La mère Michel », le 1er juin 1976. Celle-ci est un centre régional d'artisanat qui offre des ateliers de travail, l'été et de formation, l'hiver.

Elle agit comme coordonnatrice des fêtes du tricentenaire de Saint-Michel en 1978.

Mari : Lauréat Richard

Né en 1924, à Cap-Saint-Ignace et décédé en 1997, à Lauzon.

Il est décrit par Jeannine comme une personne comique. Il aime rire.

Il fait partie des fusiliers du Saint-Laurent, durant sa jeunesse.

Son métier est, à l'origine, peintre de clocher d'église et de bâtiment, dans la région du Bas-Saint-Laurent. C'est lors d'un contrat à Amqui qu'il fait la rencontre de Jeannine. Par la suite, il est employé d'abord par la compagnie Québec Power et par la suite Hydro-Québec où il occupe un poste d'arboriculteur, ce qui l'amène à voyager beaucoup. Son travail l'amène à s'absenter du lundi au vendredi.

Beau-père : Wilfrid Richard

Né à Cap-Saint-Ignace, en 1895

Marié à Anne-Éva (Annie) Fournier, à Montmagny, en 1891

Père : Michel Willie Fougères

Métier : ébéniste

Né à Lac-au-Saumon, en 1906

Marié à Bernadette Leblanc, femme habile et minutieuse en tout.

Grand-père : Samuel Fougères, né en 1871, à Étang-du-Nord (Îles-de-la-Madeleine).

Grand-mère : Lydia Richard, née en 1878, à Havre-aux-Maisons (Îles-de-la-Madeleine).

Deuxième d'une famille de 7 enfants; 5 filles et 2 garçons. Elle est la première institutrice de Lac-au-Saumon. Le couple Fougères-Richard gère le premier bureau de poste de la municipalité. Lydia arrive à Lac-au-Saumon, avec son père Nazaire. Elle est veuve de Joseph Bourque à ce moment. Nazaire est un

des pionniers de Lac-au-Saumon.

Elle décrit la maison de ses grands-parents Fougères-Richard, comme accueillante. Tous les acadiens viennent y séjourner lors de leur passage à Lac-au-Saumon. Ils demeurent au 4e rang alors que les parents de Jeannine, quand à eux, habitent au 6e rang.

Elle décrit Lydia comme son idole. Elle garde de bons souvenirs de ses grands-parents. Le soir, avant de se coucher, ses grands-parents se mettent à genoux pour prier dans leur chambre. Ils ont l'air de se parler. Le même rituel se reproduit au quotidien. Le dimanche, les enfants arrêtent après la messe, chez Samuel et Lydia. Jeannine se souvient qu'il y a toujours des biscuits pour eux dans la dépense. Ses grands-parents sont établis sur une grande ferme. On y retrouve également des animaux.

Lignée directe aux ancêtres Pierre et Michel

Lauréat (Jeannine Fougère) Cap-St-Ignace
Wilfrid (Anne-Éva Fournier) Cap-St-Ignace
Ferdinand (Emma Méthot) Cap-St-Ignace
Prisque-Philibert (Suzanne Gaudreau) Cap-St-Ignace
Pierre (Marguerite Fortin) Cap-St-Ignace
Pascal (Geneviève Richard) Cap-St-Ignace
Joseph (Marie-Rose Gosselin) Cap-St-Ignace
Pierre (Élisabeth Gamache) Cap-St-Ignace
Pierre (Françoise Miville) Saintes

Jeannine Fougères (Lauréat) Lac-au-Saumon
Willie Fougères (B. Leblanc) Lac-au-Saumon
Lydia (Samuel Fougères) Havre-aux-Maisons
Nazaire (Victoire Arseneau) Havre-aux-Maisons
Hypolitthe (Angèle Arseneau) Havre-aux-Maisons
Pierre-Benoni (Lucie Boudreau) Havre-Aubert
Pierre (Rosalie Briand) Miquelon
Joseph (Anne-Agnès Poirier) Les Mines
Pierre Toussaint (M-Jeanne Boudrot) Port-Royal
Alexandre (M-Anne Levron-Nantais) Port-Royal
Michel (Jeanne Babin) Saintes

«J'aime pas me raconter, lâchera-t-elle plus d'une fois, beaucoup d'autres gens en ont plus à dire que moi! » devait-elle déclarer lors d'une entrevue donnée à Jacques Dumais du journal « Le Soleil » le 21 juin 1977.

Cette simple phrase représente bien mon premier contact avec Jeannine. Je m'imagine ce que se serait si elle avait quelque chose à dire.

J'ai découvert une personne remplie d'une grande expérience de vie. Elle a donné beaucoup et je crois que la vie lui a donné le retour du pendule. Elle s'abreuve, encore aujourd'hui, à la vie. Elle me semble encore enthousiaste et prête à servir une cause qui lui serait chère. Elle m'est apparue comme une femme de principe. Jeannine partage une de mes passions, soit la conservation du patrimoine, tant historique que matériel. Elle considère important la transmission de l'histoire familiale, aux générations futures.

Cette entrevue est la première d'une série de trois. Je m'explique. Elle me permettra de développer sur la famille de son mari, Lauréat, dont la souche origine de Cap-Saint-Ignace. Une sœur de Lauréat devrait m'en apprendre plus sur cette famille. Je pourrais, semble-t-il, faire un bout de chemin sur l'autre branche, reliée à Jeannine, soit celle de son arrière-grand-père Richard, de Lac-au-Saumon dont plusieurs descendants y demeurent toujours. Comme je lui faisais remarquer lors de mon passage chez elle, il n'y a pas plus Richard qu'elle. Elle a du Richard des deux côtés.

Merci Jeannine pour ton accueil chaleureux.

Je me suis également inspiré du volume « **Avant que d'oublier** » d'André Thibault. Celui-ci fait une présentation de Jeannine au chapitre 5.

Entrevue réalisée par Guy Richard, le 27 avril 2004

Voyage à travers l'Atlantique Nord

Tous nos ancêtres ont dû, dans leur temps, traverser l'Atlantique pour venir au Canada et il n'y avait alors aucun autre moyen que la voile.

Nous avons encore aujourd'hui, très peu d'information sur la vie quotidienne au cours de ces traversées.

À cause des vents dominants de l'ouest, le voyage d'Europe vers l'Amérique prenait de deux mois et demie à trois mois et même plus, tandis que le retour se faisait environ en quatre semaines.

On reste stupéfait de l'audace de nos ancêtres qui le plus souvent faisaient la traversée sur de tout petit bateau. La plupart de ces bateaux mesurait de 25 à 30 mètres de longueur de coque et de 8 à 10 mètres de largeur, i.e. de 80 à 110 pieds de long par 25 à 30 pieds de large. Il faut penser qu'ils pouvaient être jusqu'à 150 personnes, passagers et membres d'équipages, dans cet espace restreint, et ceci durait trois mois. Ces navires du 17^e siècle étaient tous semblables mais jamais identiques.

C'étaient les Hollandais qui avaient conçu ce type de navire qu'on appelait flûte, « fluit » en néerlandais, et qui avait été copié par tous les marinières de la Mer du Nord et de la Manche. On savait bâtir par tradition orale, mais on ne suivait pas de plan; d'ailleurs très peu de gens savaient lire et écrire à l'époque.

À la fin du 17^e siècle, Colbert construisit une grande marine de guerre pour le Roi, et certains de ces navires dépassèrent les 200 pieds de longueur, mais ceux-ci tiraient trop d'eau et ne pouvaient venir à Québec. Ils s'arrêtaient à Gaspé ou à Louisbourg...

Les flûtes, plus petites, remontaient le Saint-Laurent, mais par mesure de sécurité, elles s'arrêtaient à Tadoussac, à cause de leur tirant d'eau. On transbordait passagers et fret dans des chaloupes à fond plat et on remontait à Québec à la rame.

Les marinières étaient des gens de métier et les passagers ne pouvaient guère les aider aux manœuvres. Ceux-ci devaient tuer le temps de toutes les façons possibles, bienheureux s'il faisait assez beau pour sortir à l'extérieur et pouvoir marcher sur le tillac.

La journée était divisée en six quarts de quatre heures. Pour l'équipage, ceci signifie qu'on ne dormait jamais plus de trois heures et demie à la fois. Pour les passagers qui n'ont pas de corvée, ils sont continuellement dérangés par ces changements de quart. Il est interdit de se dévêtir et l'on dort tout habillé dans son branle ou hamac. Après le coucher du soleil, c'est le silence absolu pour tous, sauf pour ceux qui donnent les commandes de manœuvre. Il est interdit pour quiconque de se déplacer.

Le matin, vers quatre heures, c'est le réveil. Le linge est lavé à l'eau de mer ou pas du tout. Et l'eau douce, denrée rare, n'est jamais utilisée pour se laver. Le lavage terminé, on dit la prière du matin à jeun.

À six heures et demie, c'est le temps du déjeuner composé de biscuit pris à même la ration quotidienne d'une livre par jour. Ce biscuit français est une galette blanche très nourrissante qu'on amollit dans l'eau.

La ration d'eau douce est très précieuse, mais elle devient vite très dégoûtante. Beaucoup ramollissaient leur biscuit à l'eau de mer.

La matinée se passe en travail et sur une flûte, vers dix heures, vient le dîner. Tout le monde mange le même menu en même temps. C'est le repas principal. Tout était cuit à l'eau qu'il fallait ménager, mais l'on dessalait lard et morue à l'eau de mer.

On faisait sur le navire un potage de « gru », de fèves et de poids auxquels on ajoutait de la graisse ou de l'huile d'olive.

Après dîner, le travail et la routine reprennent. On soupe vers les quatre ou cinq heures. Et on ne mangera rien d'autre jusqu'à la prière le lendemain matin. La longue traversée vers l'Amérique se fait au printemps et les jours sont longs dans l'Atlantique nord.

Les maladies frappaient équipages et passagers sans discernement. On a beaucoup parlé de scorbut et pour cause. Au 17^e siècle, c'était un mal des plus mystérieux auquel on n'avait trouvé aucune cause, ni remède. Après deux mois et demie en mer, les premiers malades voyaient leurs tissus enfler, ils saignaient des muqueuses, ils avaient les membres hypersensibles et ils finissaient par mourir à plus ou moins court terme. La maladie est produite par le manque de vitamine C.

Les pires calamités étaient sans doute les infections et les épidémies à bord. Tous étaient rapidement malades et les plus faibles toujours succombaient. Après dix jours de traversée, cependant, les gripes et rhumes avaient eu le temps de disparaître et l'on était sauf pour la durée du voyage jusqu'à la première escale puisqu'il n'y avait plus de contact avec les virus. Par contre, les infections banales étaient très fréquentes à cause de la promiscuité et du manque d'hygiène élémentaire.

Lorsqu'il y avait un décès, on procédait à l'immersion avec plus ou moins de cérémonies selon les circonstances. Ce sera plus long et plus cérémonieux s'il s'agit d'un personnage de marque, si les circonstances avaient été plus ou moins tragiques, ou encore s'il faisait beau et chaud et s'il y avait un aumônier à bord.

Les règlements devaient être observés et les punitions découlaient de tout manquement. Sur les navires du 17^e siècle, on ne se querellait pas et il n'était pas question de mutinerie. Le feu était un danger constant et seul le cuisinier faisait son feu à la cuisine. On ne fumait pas mais on chiquait et on prisait.

Des punitions sévères en découlaient car s'il y avait peu souvent de peine de mort, sauf pour mutinerie, le fouet, le cachot ou encore le bain forcé à la mer, revenaient souvent au code, mais la fréquence d'application dépendait de l'humeur ou du tempérament du capitaine.

Ainsi voyageaient nos ancêtres. Il est agréable de penser cependant aux joies de ceux qui, à Québec, voyaient arriver un bateau de France, et au bonheur des marinières et passagers qui venaient de réussir la traversée, tandis qu'au retour, ceux qui revenaient du Canada avaient bien des choses à raconter sur les parents, les amis laissés là-bas, le Saint-Laurent, les Indiens, Québec, la faune et les pelleteries. Et souvent on avait hâte de recommencer l'aventure.

Guy Richard

Suite de l'édition avril 2004

LES RICHARD MAINTENANT

Pendant ce temps que devenaient les Richard?

La majorité d'eux étaient des pêcheurs-cultivateurs. Leur principal moyen de subsistance était le poisson salé séché. Il y avait déjà à Grande-Vallée en 1865, des marchands installés pour acheter le poisson. Il y en a à cette époque selon le Dr Fortin, 32 barques à Grande-Vallée et on y fait un commerce important. La Compagnie Fruing s'établit à Grande-Vallée suivie de la Compagnie Hyman en 1894 qui construisit des hangars à l'ouest de la rivière.

Dès 1910, on tenta d'exploiter un autre marché car on avait l'impression que les compagnies exploitaient les pêcheurs. Ce fut le début du commerce avec l'Italie. C'était plus payant mais plus exigeant car les pêcheurs avaient à voir à l'emballage et à l'expédition de leur poisson, ce qui avant, était à la charge de la compagnie. Ils préparaient les boucauts dans lesquels ils entassaient 448 livres de morue à l'aide d'un cric.

Peu de temps après l'arrivée d'Auguste et d'Irénée, on pouvait lire dans le rapport du Commandant du Service de protection des pêcheries que les pêcheurs des bateaux américains qui s'arrêtaient pour des réparations n'étaient pas toujours agréables avec les pêcheurs locaux.

Je lis : « Auguste Richard dit que des pêcheurs américains sont allés dans son établissement et lui ont pris une certaine quantité d'huile de poisson dont ils se sont servis pour graisser leurs bottes et de plus, lui ont enlevé un certain nombre de morues qui étaient à sécher sur ses vigneaults. » On disait aussi que des équipages de certains bâtiments américains se rendaient à terre par bandes de 15, 20, 30 hommes, passaient sur les champs ensemencés, entraient dans les maisons des habitants malgré eux et quelques fois les insultaient de la manière la plus grossière. Malheureusement, nos pêcheurs n'étaient jamais assez nombreux pour les mettre à raison.

Le 27 juillet 1868, Auguste devint censitaire de la Seigneurie de Grande-Vallée. Sa terre était sise et située en la première concession de la Seigneurie de Grande-Vallée, contenant deux arpents de front par 42 arpents de profondeurs et portant le numéro 6 avec les bâtisses dessus construites contre la somme de 15 Louis.

Il est probable qu'il était installé sur ce lot depuis plusieurs années et qu'il a accepté de payer le montant exigé pour ces années d'occupation illégale contrairement à son frère Irénée. Cela expliquerait qu'on ne

retrouve aucune trace de sommation en rapport avec l'occupation de cette terre.

Le 26 août 1889 Auguste, père, signe un acte de donation en faveur de son fils, Auguste. « On ne donnait pas à la légère et sans condition ». L'acte de donation se lit comme suit: « Il est de la volonté des dits donateurs que l'usufruit de l'immeuble ici donné soit uni au fond de propriété de même que l'entière jouissance des bâtisses dessus érigées après leur décès seulement, se réservant les dits donateurs pour eux et leurs survivants, la jouissance maîtrise de la même manière qu'avant la passation du dit acte. Sera tenu, le dit donataire, de garder avec lui ses frères et sœurs non mariés jusqu'à ce que ces derniers se pourvoient par mariage. Il est d'ailleurs entendu que si Paul Richard, légèrement déficient mais bon travaillant, frère du donataire, ne se pourvoit pas par mariage et que s'il demeure jusqu'à un âge avancé avec son frère, le présent donataire, alors ce dernier sera tenu de le garder avec lui mais toujours à l'obligation par le dit Paul Richard de travailler selon ses forces et sa capacité au profit du dit donataire. Auguste, père, décéda à Grande-Vallée le 19 juillet 1902. Il avait au moins 14 enfants.

Les filles, pour la plupart épousèrent des gens de l'extérieur du village, sauf Belzémire qui épousa Étienne-Gaudias Minville. Elle était la mère de M. Edmond Minville. Lumina épousa Alphonse Gagnon et Michel Laflamme, tous deux de Mont-Louis. Délima : Alphonse Caron de Cloridorme. Joséphine : Richard Côté, né à Montmagny. Il était le frère de l'épouse de Messie. Élise : Georges Boulay, de Cloridorme. Marie-Louise : Adelme Fournier, St-Majorique.

J'avais toujours cru que les gens ne se déplaçaient pas à l'époque. Mais à l'évidence, il y avait un trafic important en ce qui a trait aux fréquentations de jeunes filles...

Que devenait Irénée, le frère d'Auguste?

On sait qu'ils étaient arrivés à Grande-Vallée à quelques années d'intervalle. Irénée s'était installé sur le lot no 4. Il y avait construit sa résidence et les bâtisses nécessaires à un cultivateur-pêcheur. Même si, à Cap-Saint-Ignace, il était connu comme batelier, il semblerait qu'il fut pêcheur à son arrivée. La terre qu'il occupait l'était illégalement.

Lors de la deuxième visite du Seigneur en 1868, il y avait déjà une dizaine d'années qu'Irénée occupait cette terre. Il était sûrement réticent à payer ses arrérages car on retrouve une sommation de la part du Seigneur du temps R.H.J.B. Mc.

Il est dit : « Nous nous sommes transportés exprès en la demeure d'Irénée Richard pêcheur où étant et parlant à nous, lui avons signifié : que lui est en possession depuis 10 ans, plus ou moins, sans aucun titre quelconque de qui que ce soit et sans autorité de la part du propriétaire d'une terre sise et située en la dite Seigneurie portant le no 4, y a fait des défrichements assez considérables, qu'il y a érigé une maison et d'autres bâtiments; de payer une somme d'argent pour l'occupation depuis, a refusé et refuse encore de payer; qu'il ait à payer pour l'occupation de la terre d'une somme de 5 chelins courants par chaque année, à quoi a été faite réponse par lui Irénée Richard qu'il règlera dans 3 jours de cette date. En outre, nous le sommons qu'il ait à abandonner au plus vite dans un délai raisonnable la dite terre sinon qu'il sera responsable de tous les frais et dépens d'une expulsion forcée qu'encourrait le refus

Deux jours plus tard, on établissait un bail à loyer entre Irénée Richard et R.H.J.B.Mc : « Lequel fait par les présentes, bail à loyer pour le temps et l'espace de 9 années entières et consécutives qui ont commencé le premier mai dernier et qui se termineront le 30 avril 1877 et promet faire jouir paisiblement pendant le dit temps à Irénée Richard, cultivateur-pêcheur, un certain lot de terre sis et situé sur le lot no 4, contenant un arpent de front par six de profondeur, avec les bâtisses le dit preneur s'oblige les remettre en aussi bon état qu'elles le sont présentement ».

Si on s'en tient à la lettre de ce contrat, il semblerait qu'à la fin de son bail il devait remettre au Sei-

gneur la terre et les édifices dessus construits. On sait que le lot a été vendu à Georges Boulay qui l'a ensuite revendu à Messie Richard. C'est sur laquelle est bâtie la maison d'Adrien Richard.

Après la signature de son bail, Irénée ne fait pas long feu à Grande-Vallée. En 1870 il achète une terre à Cap-à-l'Ours, d'une dame Louise Blanchet : « De forme irrégulière bornée d'un bout à l'est du fleuve et anse du lieu appelé Cap-à-l'Ours, maison avec grange et autres bâtisses dessus construites, avec circonstances et dépendances ».

En 1876, Irénée Richard achète d'Édouard Vachon le lot no 4 sur le premier rang de la Seigneurie de Madeleine.

Que faisait-il comme occupation à Madeleine?

Vers les années 1884, on dit dans certains documents que Irénée est maître-charpentier. En 1871, au recensement Irénée est inscrit, de même que sa femme Olympe, ses 4 enfants et sa mère Olive, 77 ans.

Il a l'air de vivre de façon aisée car on retrouve plusieurs transactions qu'il fit à l'époque.

Des enfants d'Irénée, deux seulement demeurèrent à Madeleine : Narcisse qui fut le premier maire de Madeleine. Il eut 12 enfants. Son fils hérita du bien paternel.

L'autre fils, Joseph, épousa Emma Plourde de Rivière-au-Renard. Elle était maîtresse d'école. Lui, maître charpentier avait hérité des outils de son père. Il devint commerçant. Joseph eut 5 enfants : Alice, Aimée, Philippe, Irénée, Yvonne. Il pu envoyer ses enfants aux études à l'extérieur. Alice, l'aînée étudia chez les Ursulines de Québec. Elle épousa Ludger Minville. Ils eurent 13 enfants. C'était le retour à Grande-Vallée des descendants d'Irénée.

Ce sont les frères Philippe et Irénée, qui, pour une longue période, furent responsables d'une partie de la vie économique de Madeleine. Ils installèrent une ligne téléphonique. Ils furent marchands, cultivateurs, pêcheurs, bateliers.

De ces familles d'Irénée et de Philippe, il ne reste aucun descendant à Rivière Madeleine.

REVENONS À GRANDE-VALLÉE

Le village se développait. En 1900, il y a les gros moulins Dominion, propriété des frères Lowell qui achètent la Seigneurie. Plusieurs personnes vinrent s'installer dans le village qui a connu une période de prospérité. En 1909, le moulin ferma et la situation devint très difficile pour les habitants.

À la même période, on construisit l'église et le tout fut suivi de la guerre 1914-18, « Cyrias, fils de Messie, y participa » et ensuite de la crise économique. Et de nouveau la guerre, la 2^e mondiale, à laquelle plusieurs Richard participèrent. Ils revinrent avec des médailles et quelques-uns furent même fait prisonniers. Un d'eux, Antonio, est mort au champ d'honneur, en Italie. Il avait 23 ans.

Pendant les années trente, la pauvreté était partout présente. Esdras Minville, brillant jeune homme qui avait fait ses études à l'École des Hautes Études de Montréal, travailla avec M. l'abbé Alexis Bujold, afin de développer une colonie agro-forestière à Grande-Vallée. Ils voulaient permettre aux gens qui n'avaient pas de terre au village de devenir propriétaires d'une terre qu'ils cultivaient tout en exploitant la forêt.

À l'ouverture de la colonie on retrouve :

Antoine Richard « Messie »; Liguori Richard « Auguste »; Roméric « Auguste »; Louis dit Louison « Louis »; Amédée, fils d'Amédée « Auguste »; Ovide « Messie » vendu à Nérée Côté.

Auguste : cultivateur-pêcheur : épousa 1^o Philomène Boulay, 2^o Marie Bourdages. Ses enfants : Irénée, propriété détruite par le feu en 1946

Aimée, Élixa, Georges, Émilie, Amédée, Liguori, Esdras, Mélanie, Roméric, Lumina.

Louis : forgeron; 1^{er} mariage : Élixa Lelièvre : Marie-Louise, Élisabeth, Marguerite, Joseph « Cap-Chat », Blanche.

2^e mariage : Victoire Bouchard : Victoria, Yvonne, Lumina, Delphine, Louis, Céline, Marie-Louise, Jean-Baptiste.

Messie : pêcheur-cultivateur : marié à Anna Côté de Cloridorme.

Céline, Auguste, Marie-Anne, Cyrias, Antoine, Xavier, Athala, Adrien, Arthur, Rosaline, Ovide, Joachim, Léopold « parti aux Etats-Unis parce que son père refusait qu'il épouse Victoria la fille de Louis ».

Au recensement de 1891, ils vivaient dans la maison de Georges Boulay. C'est de Georges qu'il passe le contrat pour l'achat de la terre no 4 avec toutes les bâtisses, meubles et immeubles actuellement sur la propriété, animaux, grément d'agriculture, récoltes, en considération de 182 piastres.

Le 9 mai 1927, Anna Côté, veuve, depuis plus d'un an après avoir consulté ses enfants, donne à son fils Adrien une terre d'un arpent de front sur quarante-deux de profondeur, l'autre moitié ayant été donnée

à Auguste fils, moins un certain lopin appartenant à Cyrias.

Cette donation est faite à charge du donataire qui s'engage à maintenir convenablement et suivant que ses moyens le lui permettent, la dite donatrice sa mère, la faire soigner lorsqu'elle sera malade, à sa mort la faire inhumer et faire chanter service solennel et anniversaire et messes à discrétion.

La mère d'Adrien vécut à peine 2 ans après la donation.

Joseph : pêcheur-cultivateur, violonneux. Marié aux États-Unis à Élise Trépanier : Georgiana, Rose-De-Lima, Odéli, Elmire.

CONCLUSION

Certains descendants du premier ancêtre, Auguste, sont nés à Grande-Vallée, y ont vécu et y sont décédés.

D'autres, surtout les filles, ont suivi leur mari dans les villages voisins.

Cependant il reste des descendants de chacune des lignées.

Il serait impensable de vouloir les nommer, mais il ne faudrait pas oublier de mentionner qu'à chacune des époques, les Richard ont tenu, à leur façon, un rôle dans la communauté. Certains ont été secrétaire municipal, d'autres ont été conseiller, promaire, inspecteur municipal, gérant de Caisse, et ont par leur travail ou leur implication bénévole, participé au développement de notre communauté.

Il est temps aujourd'hui et le lieu s'y prête, de remercier cette famille-souche qui a su garder foi dans la vie malgré les grandes épreuves qu'elle a traversées.

Je redis donc merci aux familles Richard pour leur participation à l'amélioration de leur communauté.

Bibliographie

Notes Historiques : curé Alexis Bujold

Glanures Gaspésiennes

Les Richard : Gaétan Richard

Les Richard à Madeleine : Revue d'Histoires de la Gaspésie

Jacinthe Fournier

Note: Allocution prononcée lors de la fête presque improvisée pour la famille Richard, pendant la semaine des Lions, à l'été 1998.

Jacinthe, par sa grand-mère, Éliza, fille d'Auguste, est une descendante des premiers Richard de Grande-Vallée.

LE LONG PARCOURS DES ACADIENS

Entrevue à la radio de Radio-Canada

I pour Intervieweur

PMH pour Pierre-Maurice Hébert

I : Pierre-Maurice Hébert, j'aimerais que vous me décriviez, comment on explique la migration des Acadiens vers Québec, comme vous le dites dans votre livre? (*)

PMH : Bien en 1755, les Acadiens étaient pourchassés en Acadie. On s'emparait de leurs biens, de leurs terres, etc. Pour eux le Québec n'était pas loin. Ils y avaient des amis. Il y en a qui étaient déjà allés au Québec par le Saint-Laurent. Leurs aides naturels, les missionnaires, les militaires venaient de Québec et dirigèrent les Acadiens vers le Québec, quand ils ont vu que la situation se corsait. D'autres insistèrent pour que les Acadiens restent en Acadie, croyant toujours que la France garderait l'Acadie. L'abbé Le Guerne, qui était très dévoué pour les Acadiens, aurait voulu que les Acadiens aillent tous s'installer sur l'Île-Saint-Jean qui est actuellement l'Île-du-Prince-Édouard. Mais malheureusement le plan des Anglais était d'extirper les Acadiens de toute l'Acadie. Quand ils eurent fini de déporter les Acadiens de la Nouvelle-Écosse, ils ont déporté les Acadiens qui étaient sur l'Île-Saint-Jean. Finalement il n'y avait pas d'autre issue pour les Acadiens que de venir au Québec.

I : Donc le réflexe a été pour une majorité de ces gens d'essayer de trouver des coins pour se réfugier avant d'être déportés. Ceux qui ont réussi ont fait quoi? La première migration, ça s'est passé naturellement vers la Gaspésie?

PMH : D'abord, sur les côtes de Miramichi et de Caraquet, il y avait déjà des Acadiens là. Puis, il y a eu des migrations vers la Baie des Chaleurs, Restigouche et Gaspé. Les Français étaient en meilleure position dans ces endroits pour se défendre. Les Acadiens se dirigeaient donc de ce côté. De là, c'était facile de longer le fleuve et d'aller vers Québec. Les habitations, où ils pouvaient être protégés, étaient le long du fleuve Saint-Laurent. Si les Acadiens restaient le long des côtes de la Gaspésie, ils pouvaient en être extirpés, mais ils étaient sûrs qu'en arrivant à Québec ils seraient en sécurité. C'est là qu'était la place forte française.

I : Il y a beaucoup de ces Acadiens qui sont restés dans les régions que vous venez de décrire, le long de la côte? Ils se sont cachés littéralement le long des rivières et dans la forêt pendant des mois?

PMH : Il y a des Acadiens qui sont restés là, surtout dans la Baie des Chaleurs, à la rivière Bonaventure où est Bonaventure (l'endroit de Bona Arseneault). Il y avait des Acadiens réfugiés là dans les bois. Quand les Anglais venaient, les Acadiens remontaient la rivière Bonaventure et se cachaient. Les Anglais n'osaient pas évidemment les poursuivre. C'étaient des traquenards, ces rivières-là. Cela est arrivé aussi le long de la rivière Saint-Jean. Cette rivière est spéciale. Quand on va à Saint-Jean on voit les chutes réversibles. À un moment donné, le courant monte d'un côté et puis il descend de l'autre.

S'aventurer dans ces rivières-là était très difficile avec une embarcation. On pouvait remonter un bout, mais à un moment donné, on était pris quand le courant changeait de sens. Les Acadiens avaient beau jeu en se réfugiant le long de ces rivières. Ils ont remonté comme ça jusqu'au Madawaska. Au Madawaska, il y a toujours eu un bon nombre d'Acadiens. De là ils ont gagné le Québec par le lac Témiscouata..

I : Alors il y a cette première vague, dans les années 55-56, d'Acadiens qui fuyaient et qui ont fondé certaines paroisses comme Bonaventure, mais les Acadiens ne sont pas restés là; ils sont allés vers Québec?

PMH : Certains sont restés dans les bois. La majorité évidemment sont allés vers Québec par le fameux portage qui aboutit à Notre-Dame-du-Portage. Quand on va à Rivière-du-Loup, il y a une place qui s'appelle Notre-Dame-du-Portage (entre Kamouraska et Rivière-du-Loup). C'est là que se faisait le portage. Ceux qui allaient en Acadie montaient par là. Il y avait différents cours d'eau pour rejoindre la rivière Saint-Jean. Celle-ci était le grand boulevard. Elle longe tout le Québec jusque dans Bellechasse presque. À l'est, elle débouche dans la Baie Française qui est actuellement la Baie de Fundy. C'est surtout ce chemin là que les Acadiens ont pris pour venir au Québec. Il y avait aussi la voie par le golfe Saint-Laurent, comme on l'a vu. Mais quand les Acadiens venaient à pied, ils suivaient la rivière Saint-Jean. De la rivière Saint-Jean ils prenaient la rivière Madawaska, ensuite le lac Témiscouata. Ils s'engageaient dans d'autres rivières, et aboutissaient à Notre-Dame-du-Portage, ou à Rivière-du-Loup actuelle, qui n'existait pas encore. Mais Cacouna existait. Il y avait là des Amérindiens qui connaissaient les Acadiens. Les Amérindiens ont joué un rôle pour protéger les Acadiens. Les Micmacs et les Etchemins étaient aussi du côté des Acadiens. Ils étaient plus favorables aux Français qu'aux Anglais parce que les Français étaient venus avant tout pour les évangéliser. Ils étaient des frères. Les Amérindiens et les Acadiens se sont liés ensemble pour s'entraider. Des Acadiens arrivaient à Cacouna. De là ils allaient à Québec par le fleuve.

Ils savaient que là ils seraient sûrement protégés par les autorités et les soldats. De Québec ils seraient orientés quelque part. Certains Québécois ont trouvé que les nouveaux venus étaient un peu encombrants, car ils arrivaient dans un temps de famine. Québec se préparait à un long siège. Les Acadiens ont été d'abord dirigés vers l'Île d'Orléans. Ensuite vers Bellechasse. Là il y avait de l'espace. Saint-Charles existait déjà le long de la rivière Boyer, petite rivière qui s'en va vers le fleuve Saint-Laurent. Dans l'arrière pays, il y avait de la place tant qu'on en voulait pour fonder encore des paroisses. Il y avait là la seigneurie de Livaudière. Ça faisait l'affaire de l'intendant Bigot d'envoyer les Acadiens à cet endroit, où il fallait défricher les terres.

I : Dans cette période et dans les années qui ont suivi, il faut bien dire que les Acadiens qui fuyaient la déportation et se réfugiaient au Québec n'ont pas toujours eu un heureux sort au Québec.

PMH : Les Canadiens pouvaient difficilement subvenir à eux-mêmes, à Québec. Presque tous les hommes étaient réquisitionnés pour la guerre, les terres étaient laissées sans culture. Alors les Acadiens n'étaient pas toujours bienvenus, d'autant plus que dans la promiscuité du port de Québec, où ils étaient placés en attente, certains attrapèrent le choléra. Il y avait des épidémies à ce moment-là et on craignait la présence des Acadiens qui se nourrissaient mal et avaient des maladies. Plusieurs ont dû servir dans l'armée.

I : Il faut parler des Acadiens qui sont venus au Québec, beaucoup plus tard après 1763. Ce sont ceux qui furent déportés sur les côtes américaines. Québec était une destination plus sécuritaire pour eux, que de retourner jusqu'à la Nouvelle-Écosse? Pourquoi?

PMH : La déportation des Acadiens a eu lieu en 1755; c'est une date importante, une date charnière. Ceux qui ont échappé à cette déportation sont venus tout de suite au Québec (55,56,57), mais ceux qui ont été déportés sur la côte de l'Atlantique sont venus durant les années 1760 (65,66,67...). Pour venir au Québec, les Acadiens devaient se sauver, car ils étaient prisonniers dans les États. Ils étaient des prises de guerre. C'était l'Angleterre qui les avaient amenés dans ses colonies. Elle les plaçait là, sous surveillance. Il n'était pas question pour ces gens d'être autonomes; il fallait qu'ils travaillent. Leurs familles étaient disloquées, les enfants étaient arrachés à leurs parents. Ils étaient placés sur des fermes et souffraient beaucoup à faire des travaux pénibles. D'autant plus qu'ils étaient en milieu protestant. Dans ce temps-là, c'était vraiment l'ostracisme envers les Acadiens. On les traitait de « papistes ». On a dit que la guerre de Sept Ans, qui s'est déroulée ici, comme en Europe, était une guerre de religion; c'était le protestantisme contre le catholicisme. Les Acadiens étaient donc très mal vus des Anglais, non seulement parce qu'ils étaient considérés comme rebelles, ne voulant pas suivre les Anglais, mais aussi parce qu'ils n'avaient pas la bonne religion. Cette différence s'est estompée par la suite, une centaine d'années après. Mais l'aversion envers les Acadiens a duré longtemps.

I : Raison de plus pour chercher à fuir?

PMH : Absolument, les Acadiens étaient très malheureux sur les côtes américaines. C'est pourquoi ils ont fui. Les Anglais de la Nouvelle-Angleterre ne voulaient pas qu'ils s'échappent. Ils les gardaient prisonniers dans l'espoir d'un remboursement de la part de l'Angleterre pour les avoir hébergés. Ils ne voulaient pas non plus qu'ils aillent renforcer la présence française dans la vallée du Saint-Laurent. Si on apercevait un Acadien s'échapper, on pouvait le fusiller, comme c'est arrivé. Certains se sont échappés quand même dès 1756-58. On les voit au fort Saint-Jean, à l'entrée de la rivière Richelieu. C'est là qu'ils arrivaient au Québec, quand ils venaient par le Sud.

I : Il y a eu un épisode, je pense, que vous racontez brièvement. C'est l'épisode du bateau Pembroke, je crois. Des Acadiens en ont pris le contrôle et l'ont amené au Québec?

PMH : Les bateaux partaient de la Nouvelle-Écosse avec les déportés en 1755, 1756... Certains de ces bateaux ont été détournés, car les Acadiens n'étaient quand même pas des moutons. Il y en a qui étaient forts parmi eux. Ils étaient d'ailleurs des marins chevronnés qui connaissaient peut-être mieux la mer que les pilotes qui les amenaient. On rapporte des histoires de détournements de bateaux à l'entrée de la rivière Saint-Jean d'où ils gagnaient le Québec. D'autres auraient fait le tour par le Cap Breton et la Gaspésie pour venir par le fleuve Saint-Laurent. C'est le cas du Pembroke. Rendu à Québec on l'aurait dirigé en amont jusqu'à Yamachiche. Il y a un journaliste qui raconte cela.

I : Donc il y a eu des évadés qui sont venus au Québec. Mais je pense que la principale migration des Acadiens vers le Québec s'est passée à partir du moment où on a commencé à les libérer de leur prison aux États-Unis, c'est-à-dire après une période de paix.

PMH : Oui, surtout en 1766. Avant ça, les Acadiens étaient considérés comme des rebelles, des gens dangereux. Mais en 66, le Canada était définitivement aux mains des Anglais depuis trois ans. Les Canadiens avaient fait leur soumission et leurs prêtres leur conseillaient d'obéir à l'autorité. On voulait la paix. Les Anglais ne craignaient plus les Acadiens. Ils avaient penser d'abord que leurs compatriotes (les Anglais d'Angleterre) viendraient cultiver les terres du Saint-Laurent. Mais ils ne vinrent pas. Les autorités étaient vraiment désespérées de voir que les terres restaient sans culture et que le pays ne se développait pas. C'est pourquoi, quand les Acadiens ont demandé pour venir au Québec en 1766, le gouverneur Murray, qui était en charge du pays, s'est empressé de les recevoir. Il n'y avait plus aucun danger qu'ils se liguent à la France contre les Anglais. Murray leur a même promis des avantages pour leur permettre de s'installer sur des terres à défricher.

I : On parle d'ailleurs de gens qui étaient prisonniers dans des colonies le long de la côte américaine, principalement dans quelle région?

PMH : C'est surtout dans le Massachusetts. Il faut dire que le Massachusetts, dont la capitale est Boston, s'étendait presque jusqu'à l'Acadie qui comprenait le Maine actuel. Ce sont les Anglais du Massachusetts qui ont chassé les Acadiens (car les Américains n'existaient pas encore. Ce n'est qu'en 1776 que les Anglais du Massachusetts firent leur indépendance et devinrent américains). Les Acadiens ont été pris en sandwich, si on peut dire, entre l'Angleterre et le Massachusetts. C'est Boston qui a fourni les soldats en grande partie et la majorité des bateaux pour déporter les Acadiens. Les Bostonnais emprisonnaient les Acadiens, mais il y avait des colonies qui n'en voulaient pas : la Georgie, la Caroline... Ces États qui étaient loin, et qui n'avaient jamais eu d'accrochage avec les Acadiens ne se sentaient aucune obligation de prendre les Acadiens comme prisonniers. Cependant ils ont été obligés d'en recevoir également. Certains Acadiens se sont confondus dans la masse. D'autres sont devenus célèbres. Mais les Acadiens fugitifs venaient surtout du Massachusetts. De là c'était assez facile d'aller au Québec : ils s'engageaient dans les voies d'eau : rivière Hudson, rivière Richelieu, lac Champlain ou bien par la rivière Connecticut qui est une grande rivière, des États-Unis jusqu'au Québec.

I : Donc on a largement utilisé le lac Champlain pour venir au Québec. C'est un peu ça qui a amené la création du village qu'on appelle L'Acadie?

PMH : Oui, le lac Champlain c'était la grande voie. Les Acadiens rencontraient des Américains qui leur venaient en aide. Ils arrivaient d'abord à Saint-Jean qui était le premier poste français au nord du lac Champlain. Là on leur disait où ils pouvaient s'établir. Entre la ville de Saint-Jean et la ville de La Prairie, il y avait de belles terres. On voit ça encore aujourd'hui, quand on passe par là. Ces terres faisaient partie de la seigneurie des jésuites. La Prairie était une seigneurie des jésuites. Comme les sulpiciens, les jésuites étaient favorables aux Acadiens. Ils avaient été d'ailleurs leurs missionnaires en Acadie. Ils leur offraient des terres facilement. L'établissement des Acadiens s'appelle aujourd'hui L'Acadie, comme la rivière qui traverse cette ville : elle part des lignes américaines et va se jeter dans la rivière Richelieu (à Chambly). Les pionniers, Acadiens comme Canadiens, cherchaient toujours une rivière pour fonder un village sur ses rives. La rivière amenait l'eau et évacuait les déchets. Elle faisait fonctionner les moulins à farine et les moulins à scie.

I : Ce sont les Acadiens de Boston (ou de cette région) qui fondèrent L'Acadie? Ont-ils fondé d'autres endroits au Québec?

MPH : Oui, des Acadiens de Boston (ou du Massachusetts). Boston était un lieu de rencontre, un port de mer. De là on communiquait facilement avec Montréal où étaient les sulpiciens. Ceux-ci avaient la grande seigneurie Saint-Sulpice, où les Acadiens purent s'installer. Les Acadiens ont alors remonté la rivière l'Assomption. Le curé de la paroisse l'Assomption, qui était un sulpicien, les a hébergés jusqu'à ce qu'ils puissent s'installer sur des terres. Saint-Jacques-de-l'Achigan a été fondé par des Acadiens. Ceux-ci se sont trouvés très heureux finalement sur des terres prospères. Ils y ont élevé de belles et grandes familles qui sont partout maintenant dans le Québec. L'industrie s'est développée et les Acadiens sont restés au Québec. Beaucoup d'Italiens, d'Irlandais, d'Écossais sont venus et sont partis, mais en général les Acadiens sont restés au Québec. Ils se sont agrippés à leur terre d'accueil et se sont montrés de bons agriculteurs.

I : Une autre région dont je pense qu'il faut parler brièvement c'est toute la région de Trois-Rivières, Bécancour. Là aussi c'était un lieu où se sont établis les Acadiens.

PMH : Oui, en effet. Comme on l'a dit au début, les Acadiens venant par le Nord débarquaient à Québec, car les seigneurs logeaient à Québec. On disait que les seigneuries en campagne étaient des « seigneuries sans seigneur ». Les seigneuries étaient abandonnées à des représentants. Les nominations des seigneurs étaient honorifiques. Ceux-ci avaient eu des grades dans l'armée. Vivre à Québec était pratique pour les seigneurs. Les Acadiens voyaient d'abord les seigneurs à Québec. Ceux-ci les dirigeaient alors vers leurs terres. À Québec il y avait le seigneur Montesson, un seigneur populaire, qui a aidé les Acadiens en Acadie où il a guerroyé. C'était un grand ami des Acadiens. Les Acadiens ont été bien reçus par ce seigneur à Québec. Il avait des terres entre Bécancour et Nicolet. Il y accueillait volontiers les Acadiens. Après la conquête, il a fait allégeance à Murray. Les Acadiens sont allés en grand nombre dans la seigneurie de Montesson. Ils y ont fondé une paroisse qui est devenue très prospère, la paroisse de Saint-Grégoire, maintenant un grand quartier de Bécancour. Trois-Rivières en face et puis Yamachiche, Champlain, La Pérade, sont des endroits peuplés d'Acadiens.

I : Maintenant, j'aimerais qu'on parle d'une région, où la migration s'est faite de façon plus tardive. Peut-être, d'ailleurs, faudrait-il faire allusion au fait que les Acadiens ont passé aussi par les Îles-de-la-Madeleine avant d'arriver dans la région de l'Abitibi. Si on peut résumer : il y a eu, au départ, des Acadiens qui se sont trouvés une niche intéressante dans la région des Îles-de-la-Madeleine?

MPH : Oui ce phénomène est intéressant parce que les Acadiens sont allés dans les Îles en bonne partie. Il ne faut pas ignorer ça. Non seulement à l'Île-Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard) dont on a parlé, mais aux Îles Saint-Pierre et Miquelon qui étaient des îles françaises. De ces endroits, les Acadiens sont allés aux Îles-de-la-Madeleine. D'autres sont allés dans la pointe de Caraquet. Ces endroits plutôt retirés les mettaient à l'abri des Anglais. Les Acadiens ont proliféré dans ces endroits. Quand ces endroits sont devenus insuffisants, les Acadiens, avec leurs grandes familles, ont cherché ailleurs des débouchés. Ils sont allés d'abord sur la côte Nord. Il y a beaucoup d'Acadiens là. Par exemple à Sept-Îles où s'est

développée l'industrie du fer. Ensuite, les Acadiens sont allés travailler dans la région de Jonquière et de Kénogami où il y a de gros moulins de pulpe et de papier. De là ils sont allés à Arvida et à Alma, villes industrielles. D'autres sont allés à Montréal en partant des Îles-de-la-Madeleine. Il y avait à Verdun le fameux curé Richard qui a fondé des hôpitaux et des écoles. Il invitait des Acadiens des Îles-de-la-Madeleine qui ne demandaient pas mieux que de se dévouer, surtout dans les hôpitaux, où il y avait un grand besoin d'infirmières. Les Acadiens sont allés en grand nombre s'établir à Verdun.

I : Les conditions étaient devenues difficiles aux Îles-de-la-Madeleine. C'était évident qu'on n'arriverait pas à subvenir aux besoins de tout le monde. Il y a eu des déplacements vers l'Abitibi où l'économie était en plein essor?

PMH : Ces Acadiens des Îles et d'ailleurs vivaient dans des endroits pauvres en industries. Dès que la population augmentait, il fallait chercher ailleurs son gagne-pain. Là où il y avait de grands développements industriels, les Acadiens y déménageaient. L'Abitibi avait besoin d'aide pour l'agriculture et l'exploitation des mines. Les Acadiens y sont allés par le fameux chemin de fer. C'est extraordinaire ce chemin de fer. Il partait de Québec et allait à Vancouver. Ce fut un fiasco financier si on peut dire. C'est pour plaire aux Québécois que Laurier avait fait construire ce chemin de fer. Il a été abandonné par la suite. Maintenant on voyage en autocar, c'est plus facile. Ce chemin de fer amenait les Acadiens directement en Abitibi. On allait par le train partout. Tous ceux qui voulaient aller en Abitibi pouvaient y aller. En Abitibi, c'était grand, c'était immense. Les Acadiens ont toujours aimé les grands espaces. Ils ont été heureux de se trouver une île au Lac Abitibi et de s'y installer. Ils ont été parmi les pionniers de l'Abitibi.

I : Il y a des Acadiens qui ont été contents de se trouver là parce qu'ils étaient sur le bord de ce lac comme vous le décrivez. Il y a des gens aussi qui ont été extrêmement déçus, à qui on avait promis une sorte d'Eldorado, où il y avait de belles maisons. Or dans les faits, il y a des gens qui m'ont raconté qu'ils sont arrivés là découragés : pas de pont, conditions de vie pitoyables...

PMH : Oui, c'est ainsi partout dans un pays de colonisation. Les promoteurs faisaient ça très beau évidemment pour attirer le monde, mais c'était quand même des pays de colonisation où il n'y avait rien : pas de chemin sur les lieux, pas de pont, comme vous dites et pas de terres faites non plus. Alors les premières années étaient pénibles. On n'avait pas de la nourriture en arrivant; il fallait semer à travers les souches. Ceux qui ne s'attendaient pas à cette réalité ont trouvé cela très dur. D'autres ont persévéré et furent heureux. Ils sont devenus riches. Quand on développe une terre, dans deux ou trois ans elle prend de la valeur. Il y en a qui étaient habiles parce qu'ils défrichaient une terre puis ils la vendaient assez cher, alors qu'elle ne leur avait presque rien coûté. Ils en défrichaient une autre et la vendaient à gros prix.

I : Alors quand on pense aux Îles-de-la-Madeleine, on peut penser aussi à l'Abitibi puis à certaines régions que vous décrivez dans ce livre. Au fond, ce que l'on retrouve toujours, c'est cette espèce de goût pour les grands espaces. Il y a quelque chose de caractéristique chez les Acadiens de ce côté-là?

PMH : Oui, c'est ça, les Acadiens se sont établis au bord de la mer, au tout début. Ils ont conquis leurs

terres sur la mer. C'était habile de leur part. Ils venaient en bonne partie du côté de La Rochelle, au bord de l'Atlantique, en France. C'était une pratique courante à cet endroit de gagner de terres sur la mer en construisant des aboiteaux. Les Acadiens furent aussi des navigateurs qui avaient leurs bateaux pour la pêche. On remarque que, une fois déportés, ils ont recherché les grands horizons, au bord du fleuve. Quand ils ont trouvé ce lac Abitibi immense, cela les a réconfortés. En Abitibi et ailleurs, ils ont retrouvé des paysages d'origine. On tâche toujours de retrouver ses origines, ses racines, pour mieux se développer soi-même, pour mieux se reprendre en main et travailler dans le sens de ses aspirations. Au bord de la mer, les Acadiens sont heureux. À Montréal, à Verdun c'est la mer. Ils font venir les produits de la mer, très souvent de l'Acadie; ils font ensemble des repas avec les produits de la mer.

I : Des soirées de homards?

PMH : Oui, justement.

I : Il y a des gens que j'ai rencontrés en Abitibi qui me disaient aussi que d'après eux, ça faisait bien que des Acadiens se rendent dans des régions à défricher. Ils ont un peu cet esprit zélé, colonisateur jusqu'à un certain point. Je ne sais pas si vous voyez une espèce de communauté de pensée entre l'idée de ces Acadiens qui doivent survivre, puis qui sont malmenés un peu partout et le fait d'affronter des défis comme celui de défricher une région, par exemple?

PMH : Oui, c'est sûr que les persécutions les ont aguerris, leur ont donné un instinct de survie, comme vous dites. Avant la déportation, ils passaient pour des riches bien installés sur des terres faciles, avec des fruits et toutes sortes de légumes. Ils faisaient l'envie des Anglais et des colonies de l'Atlantique. Ils ont mis sur pied un gros commerce avec les colonies américaines, grâce à l'abondance que leur fournissaient leurs terres. Les persécutions leur ont donné des habitudes de lutte pour survivre et se tailler une place. Ils sont devenus, au Québec, des défricheurs, des gens travaillants qui sont allés vivre sur des terres en friche. Les Acadiens ont toujours voulu être chez eux, ensemble. En Acadie ils étaient rois et maîtres, ils n'étaient pas ennuyés comme au Québec par les tracasseries de l'administration. Ils ont toujours été comme des seigneurs. Ils se trouvent mal à l'aise dans un petit coin, ils veulent de grands espaces et ils veulent leurs terres à eux. C'est comme ça qu'ils sont devenus facilement des défricheurs. Ils ont fondé non seulement des domaines qu'ils ont défrichés, mais ils ont fondé beaucoup de paroisses.

I : Aujourd'hui, par contre, c'est curieux de voir qu'il y a probablement une très grande majorité d'Acadiens qui ne revendiquent pas leurs racines acadiennes. Vous dites, je crois, dans votre livre, à un certain moment, que la majorité des Acadiens au Québec s'ignorent.

PMH : Oui, au début évidemment, ils ont voulu passer inaperçus au Québec parce que, comme tous les immigrants, ils sont venus prendre nos places. Puis, il y a des Québécois qui les voyaient plus ou moins bien. Les Acadiens ont donc préféré passer pour des canadiens, d'autant plus que durant plusieurs années après leur arrivée au Québec ils étaient toujours hors la loi. Le traité de l'armistice et le traité de paix à Montréal excluaient les Acadiens, disant qu'ils étaient des rebelles, que le roi d'Angleterre pouvait en faire ce que bon lui semble. Même après la paix, le traité de Paris en 1763 restait comme une

flétrissure pour les Acadiens. C'est pour toutes ces raisons que les Acadiens n'aimaient pas trop révéler leur identité. C'est pour ça qu'il y en a beaucoup qui ont ignoré pendant plusieurs générations qu'ils étaient Acadiens. Leurs ancêtres ne leur en parlaient pas. D'ailleurs quand on a des épreuves comme ça, on n'aime pas en parler. C'est un peu comme ceux qui ont connu les affres de la deuxième guerre. Ils n'en parlent pas, c'est trop douloureux pour eux. Chez les Acadiens, c'est ce qui s'est passé. Les parents ne parlaient pas de la déportation, des épreuves, voulant passer inaperçus. C'est ainsi qu'une grande partie des Acadiens du Québec n'ont pas connu leurs origines et les ignorent encore. Maintenant, quand ils les découvrent, c'est une gloire pour eux, une dimension qui s'ouvre dans leur vie. C'est ce qui m'a incité à leur révéler leur histoire.

I : Donc il y a une réaction plus favorable aujourd'hui? Il y a un éveil?

PMH : Actuellement, il y a une fierté de se dire Acadien. C'est sûr qu'il y a un éveil. Aussi l'Acadie a acquis une certaine autonomie, surtout les Acadiens du Nouveau-Brunswick qui sont très militants. Alors c'est une fierté pour les Acadiens du Québec. Loin de leur porter ombrage, les Acadiens du Québec voient leurs frères et sœurs du Nouveau-Brunswick comme de grands lutteurs et des gens qui font partie d'un peuple fier et bâtisseur. On est heureux ensemble de s'allier et de se rencontrer et puis de se dire Acadiens, d'autant plus qu'on sait tout ce qu'on a fait au Québec. Les acadiens sont des têtes d'affiche maintenant au Canada et au Québec. Ils sont parmi l'élite. Les Acadiens qui sont venus ici n'avaient pas bénéficié d'instruction de la part des Anglais. Ils ont été une cinquantaine d'année sans instruction. De 1713 disons à 1755, les Anglais ne les instruisaient pas. Donc, quand ils arrivés ici, ils parlaient plus ou moins bien. Ils avaient honte de leur langage qui avait beaucoup d'anglicismes. Mais ici ils se sont vite instruits, ils avaient de l'ambition. Maintenant ce complexe a disparu. Alors ils sont fiers de se dire Acadiens et de puiser dans leur héritage acadien. Ils ont deux patrimoines, le patrimoine acadien et le patrimoine québécois ou canadien.

I : Chez les Acadiens contemporains il ne faut donc pas chercher comme avant l'accent très typique d'Acadie?

PMH : Il faut distinguer : vieux parler acadien et corruption de la langue. Au début, les acadiens avaient un peu honte de leur langage. Maintenant Antonine Maillet et d'autres ont rétabli les choses. Ils ont vu que ce langage-là, c'était le vieux français d'avant et qu'il était correct. Ayant été privés d'éducation durant si longtemps, les Acadiens n'ont pas eu les avantages d'un recyclage du français. Mais leur français était correct, c'était le français classique qui se parlait alors. Maintenant on revalorise le parler acadien. Il devient un folklore intéressant, et je pense qu'en Gaspésie surtout, et même aux Îles-de-la-Madeleine, on veut le garder. C'est une partie du patrimoine. Mais cette langue s'est dégradée à cause des anglicismes et du manque d'instruction. Au Québec, on n'a plus de complexe à ce sujet. D'ailleurs, les Acadiens québécois sont parmi les mieux instruits au Québec. Il n'y a vraiment plus de complexe.

I : Juste pour résumer : avant tout le travail que vous avez fait sur les Acadiens du Québec, je perçois que votre compréhension de ce qu'est l'Acadie ne se limite pas aux frontières actuelles de ce que l'on établit comme étant l'Acadie originale ou la zone des provinces maritimes. Est-ce que, pour vous, l'Acadie c'est aussi le Québec?

PMH : Oui, mais pour nous, tous les Acadiens dispersés, ceux de la diaspora comme on dit, le vrai pays acadien c'est dans l'Acadie : la Nouvelle-Écosse, l'Île du Cap Breton, l'Île-Saint-Jean, le Nouveau-Brunswick actuel, c'est là qu'est la vraie Acadie. Les Acadiens qui sont dans les Maritimes n'ont pas besoin d'avoir peur des Acadiens du Québec, même si nous sommes un million. Nous ne pouvons pas leur porter ombrage parce que, eux autres, ils sont sur la terre acadienne, la terre bénie, la terre d'origine. C'est le berceau du peuple acadien. On est aussi Acadien au Québec que dans les Maritimes. Mais je pense qu'on donne quand même l'avantage aux Acadiens qui habitent l'Acadie et on est fier du travail qu'ils font.

Pierre-Maurice Hébert

(*) « Les Acadiens du Québec » par P.-M. Hébert, Éditions de L'Écho, Mtl, 1994

Document fourni par Lorraine Létourneau
Entrevue réalisée le 14 août 2003

Décès

À Montréal, le 21 mars 2004, à l'âge de 94 ans, est décédé M. David Martin. Il était l'époux de Monique Richard, membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard.

À toute la famille, nos plus sincères condoléances.

Nouveaux membres

- | | |
|-------------------------------|------------------------|
| 299. Muriel Ménard, Longueuil | Source: inconnue |
| 300. Évangéline Richard | Source: Michel, Acadie |

Conseil d'administration 2003-2004

Président: *Guy Richard*
Vice-président: *Michel Richard*
Trésorier: *André Richard*
Secrétaire: *Cécile Richard*

Directeurs et directrices:
Aline Richard
Monique Richard
Joseph-Édouard Richard
Fernand Richard
Yvette Richard

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier:
Association des familles Richard
C.P. 6700, Sillery (Québec) G1T 2W2
Internet: www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agréments notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborez. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
yug_richard@hotmail.com

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Félix, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Félix Richard

7777, boul. Lasalle app. 321

Ville Lasalle (Québec)

H8P 3K2 (514) 595-1259

Internet : felimado@sympatico.ca

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, une épinglette 5\$, un album souvenir 5\$, un disque 5\$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard

1530, rue du Nordet

Sainte-Foy

G2G 2A4 (418) 871-9663

Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 568561

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches québécoises inc.
C.P. 6700, Succ. Sillery, Sainte-Foy (QC) G1T 2W2

IMPRIMÉ - PRINTED PAPER SURFACE

Guy Richard
2335, des Meuniers # 201
Québec, Qc G2C 1R2